

Paul Louis Rossi

Monte Catria

(fragments)

L'esprit qui est ici lumière devient fumée sur terre : *La mente che qui luce, in terra fumma...* Il lui avait semblé que ses compagnons perdaient ainsi le temps de cette journée. Le but de la randonnée étant d'aller jusqu'au sommet de la montagne, qui s'appelait *Monte Catria*, il ne fallait pas s'en laisser distraire. Il faut ajouter, à ce que l'on racontait, que Dante lui-même avait séjourné dans cette abbaye où ils n'étaient pas entrés. En ce temps-là, le poète enseignait dans la ville de Ravenne, il était venu se réfugier jusque dans les montagnes pour écrire et méditer. On le voyait la main droite sur le cœur, l'index légèrement levé, en compagnie d'un ermite sur les flancs du Mont. On prétendait qu'il avait composé là des passages de son *Enfer*, observant les défilés et les gouffres.

Il y avait quelques vers dans *la Divine Comédie — Paradis, Chant XXI —* qui attestaient de ce séjour :

Tra' duo liti d'Italia surgon sassi,
E non molto distanti alla tua patria,
Tanto, che i tuoni assai suonan più bassi...

Entre les deux rivages de l'Italie, et non loin de ton pays natal, des rochers s'élèvent très haut, ils forment une crête qui se nomme *Catria*, au pied de laquelle est un ermitage consacré au culte de Dieu.

E fanno un gibbo, che si chiama Catria,
Disotto al quale è consecrato un ermo
Che suole esser disposto a sola latria...

On le voyait ce *Monte Catria* où ils devaient se rendre dans la journée. Une montagne presque pelée, avec des bois sombres sur les pentes et dans les vallées. Nullement impressionnant, vu de cet endroit, mais lointain et comme ténébreux malgré la lumière du jour, et sauvage dans son étendue et sa sévérité.

Il commença d'être indisposé par cette fête incongrue, par les cris et les chants, et la chaleur, jusqu'au malaise. Il se leva et sortit de l'auberge pour marcher sur la route. Il y avait un petit bois de pins et de cyprès sur la gauche en montant par cette route, il franchit le talus et rentra dans l'épaisseur du sous-bois. Une clarté soyeuse descendait de la voûte des arbres jusqu'au sol épais de mousses et d'aiguilles de pins sur lequel il marchait.

Un tapis somptueux, élastique, odorant de l'odeur du miel et de la térébenthine, couleur de ce miel sous les rais dorés de lumière qui passaient à peine la voûte profonde des arbres droits. A l'extrémité de la courbe, il regarda un instant l'eau rapide entre les pierres du torrent. Il se retournait quand il aperçut Lelio qui de loin venait vers lui. Dès qu'il fut assez près, il remarqua sur son visage la trace d'un égarement. Quelque chose de tragique marquait ce visage souriant à l'habitude, maintenant défait comme celui d'un acteur qui doit sortir de la scène, ayant quitté le masque.

Il le rejoignit avec précaution, marchant à ses côtés doucement pour ne pas le troubler. Il pensait à cette femme Lucinda, qui n'était pas là, dont ils avaient parlé ensemble si souvent dans le cours des nuits. Elle était venue du Nord à la fin de la guerre, petite fille réfugiée d'un Pays voisin. Elle devait avoir à l'époque huit ou neuf ans quand elle était arrivée dans le village avec ses parents. Les garçons : Albio et Lelio, étaient un peu plus jeunes. Elle avait pris tout de suite sur les deux enfants un ascendant absolu. Ils commencèrent ainsi de vivre ensemble toujours et comme clandestinement dans le village sans que personne ne remarque en apparence leurs activités. Le plus souvent, ils montaient dès le début de l'après-midi sur les collines jusqu'au bois de pins qui jouxtait la villa de Leopoldo Scarpa. A cette époque, elle était tout à fait abandonnée, la famille de Leopoldo ayant fui au début de la guerre. Le jardin devenu sauvage était le royaume des enfants. Ils utilisaient ce domaine pour leurs aventures, passant par une brèche du mur dans le bois de pins où ils construisaient des cabanes avec des branches et des feuilles. Mais ils ne pénétraient jamais dans la villa, évitant l'espace qui la séparait du parc et des dépendances.

La petite fille Lucinda régnait sans partage sur les deux garçons, organisant les jeux et les rivalités afin qu'ils servent sans la moindre résistance chacun de ses caprices. Pour le moindre prétexte, elle leur infligeait des punitions douces ou sévères, selon l'humeur et la circonstance. Comme de fouetter les fesses avec des joncs ou des orties, de lécher le bout du pied, ou le sexe de la fillette un nombre déterminé de fois. Le sexe lisse comme un petit coquillage amer un peu salé qu'ils devaient sucer pendant qu'elle comptait à voix haute fermant à demi les yeux. Ou celui de l'autre garçon qu'elle ordonnait à son compagnon de sucer, avec sévérité pour des fautes légères dont ils oubliaient tout à fait la nature, se pliant sans aucune résistance à ses volontés les plus bizarres. Elle-même le faisait quelquefois, mais plus rarement, pour les récompenser de leur esclavage, et le plus souvent sans raison apparente, tant il est vrai qu'ils lui obéissaient en tout et ne la contariaient jamais. Il y avait un vieux gardien que l'on apercevait rarement et qui ne semblait pas se préoccuper du manège des enfants. Ceux-ci s'approchaient parfois du dernier arbre, juste avant l'espace nu, ils regardaient seulement la façade fermée, espérant qu'une présence un jour viendrait éclairer soudain le seuil de la maison.

Quand l'un des garçons au village passait devant la maison de l'autre et sifflait, et qu'il n'obtenait aucune réponse, sans hésiter, il montait rapidement sur la colline, trotinant pieds nus sur le chemin caillouteux. Il se glissait dans le parc de la villa par la porte de fer branlante, marchant dans les allées désertes, puis sur la gauche, ayant dépassé les bâtiments, il franchissait le mur de clôture pour entrer dans le bois de pins. Il y avait d'abord une ancienne allée de cyprès, et des massifs d'arbustes variés, le bois n'étant pas entretenu. Alors s'approchant d'un de ces massifs, le plus souvent, il les découvrait dans les feuilles et l'herbe sèche, les cuisses nues et la bouche collée au sexe l'un de l'autre dans l'odeur piquante des écorces et de la résine. Il le regarde Lelio qui s'avance, petit enfant furtif entre le tronc droit des arbres et les buissons de houx et de lauriers. Il s'approche doucement, écartant les fougères et les asparagus, dans la chaleur de l'après-midi, découvrant les deux petits êtres nus, comme endormis, la bouche contre le sexe de l'autre dans la torpeur végétale odorante du bois de pins.

A la fin du deuxième été, la petite fille partit en classe dans cette ville du Nord où elle habitait auparavant. Lorsqu'elle revint aux vacances suivantes, elle regarda à peine les deux garçons, les ignorant tout à fait alors qu'ils tentaient maladroitement de l'approcher. Les écartant presque sévèrement quand ils cherchaient à plaisanter pour reconstituer ne fût-ce qu'un instant leur ancienne complicité, les laissant désemparés à leur solitude et leurs jeux de garçons dans le parc triste et comme désolé. Ils fréquentèrent les alentours de la ville quelques étés encore, puis ils laissèrent à leur tour et comme à regret le domaine aux nouveaux occupants, à l'époque, qui revenaient peu à peu de l'exil.

A présent, ils étaient sortis du bois et marchaient en direction de l'auberge. Je regardais Lelio, furtivement, de profil. Il devait essayer ses lunettes, et marchait sur la route, comme apaisé. Avait-il vraiment parlé, dévoilant la vérité d'un amour caché pour une femme inaccessible nommée Lucinda, qui se trouvait absente de l'été. Avec les deux autres compagnons : Albio et Robio, ils ne parlaient jamais précisément de cet épisode, sinon par quelques sous-entendus impossibles à déchiffrer si l'on ne connaissait pas l'histoire. Mais dans la montagne et les collines et les rues du village et toute la campagne ils ne rêvaient que de cela, de Lucinda et des autres fillettes compagnes de leur enfance, qu'ils avaient perdues trop tôt. Qui étaient devenues femmes maintenant, qu'ils ne connaissaient plus comme avant, et qu'ils décrivaient encore avec des mots tendres et pudiques dans leur langue imprécise et mystérieuse de nuits.